des conversions nombreuses. Leur charité, leur désintéressement attirent les païens et les protestants ; en plusieurs endroits des villages entiers se sont convertis du protestantisme. Si les ressources venaient plus abondantes, les missionnaires réussiraient encore mieux. Là bas il ne faut pas songer à la culture. La terre ne produit rien. Il faut qu'on leur envoie de Prince-Albert les provisions nécessaires, et on ne peut le faire que deux fois par an, heureux encore quand le tout ne fait pas naufrage en route

Le Père dont je vous parlais tout à l'heure est allé visiter les Esquimaux, qui vivent dans l'extrême Nord, il a habité plusieurs mois sous leurs huttes de glace, il a étudié leur langue, leur caractère, leurs coutumes.Comme ces pauvres gens sont misérables, dans quel état de dégradation ils se trouvent! Comme ils auraient besoin des lumières de la foi ! Aussi voudrait-on fonder chez eux une mission et une résidence, mais cela nécessitera de nouvelles dépenses et.... toujours c'est le même refrain.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION Ste-CROIX.

Rapport du R. P. Bonnald au R. P. Vicaire des Missions.

Voyage du R. P Bonnald à S. Boniface. — Construction de la chapelle de Sainte-Croix. — Conversions nombreuses, abjurations. — Prêtres catholiques et ministres Wesleyens.

Le 1er novembre 1902.

Mon Reverend et bon Père Vicaire,

Mon premier rapport sur cette nouvelle mission finissait en février 1902. On a bien voulu s'y intéresser. Voici la suite des faits qui pourront servir plus tard à l'histo-

rique de cette fondation catholique au milieu d'une population exclusivement évangélisée jusque là par les ministres de l'erreur.

Le 3 février, votre serviteur partait pour Winnipeg en traineau à chiens : un voyage de 400 milles.

La première halte eut lieu dans une maison de pêche où se rencontrèrent une trentaine de voyageurs, heureux de trouver un abri pendant une affreuse nuit de tempête. Les indiens, serviteurs des blancs, étaient tous des maskégons, c'est-à-dire des cris des marais, pays bas qui s'étendent jusqu'à York-Factory. Les blancs étaient des Anglais, des Ecossais ou des Islandais, tous à peu près respectueux pour le missionnaire catholique.

Il se trouve quelquefois parmi eux de parfaits gentilshommes. C'est ainsi qu'un jour je fis la rencontre d'un brave Ecossais, fils d'un amiral de la marine anglaise. « Père, me dit-il en me serrant la main, nous courons tous après quelque chose, les fourrures, le caviar ou l'esturgeon. Mais vous, vous êtes le plus chanceux, et votre métier est le plus noble. » Ces paroles me rappelaient une pensée de Mgr GRANDIN qui, dans une conférence, faite en France, il y a bien longtemps, nous disait : « Il y a dans le nord des messieurs qui, au milieu de mille difficultés, courent après des peaux de bête sans se décourager ; ils sont un véritable stimulant pour le missionnaire qui court, lui, après les âmes, en pâtissant quelquefois beaucoup.

Trêve à ces souvenirs.

Le soir de notre première étape, au moment où j'allais faire ma prière, un commis me demanda très poliment de vouloir bien faire la prière en commun, ajoutant que tel était le désir de tous les voyageurs. Cependant, ils étaient tous protestants. J'acceptai avec empressement. « Allons, mes amis, à genoux, prions. » Je récitai notre longue

prière en cris suivie du cantique du soir si connu et si aimé des Indiens. Tout le monde, sauf une exception, était à genoux. Après la prière, j'adressai quelques paroles à ces braves gens. Le plus âgé des Indiens me remercia au nom de tous.

Le lendemain, on fit encore ensemble la prière du matin.

Le soir, nous campions au chef-lieu du district, à Norway-house, grand port de la Compagnie de la baie d'Hudson. A cette station rien d'extraordinaire si ce n'est l'aimable apostrophe du *chief-factor* au Prêtre catholique : « Mais, Père, vous allez vous mettre à dos tous les missionnaires méthodistes en convertissant leurs ouailles. » Je lui dis de s'en prendre à Dieu, car si c'est moi qui prêche, c'est lui qui convertit.

Si vous voulez être mon compagnon de voyage, munissez-vous de la carte du pays.

Au lieu de suivre cet immense lac de Winnipeg du nord au sud, où l'on peut être surpris au large par des ouragans, prenons plutôt une tangente. Allons à l'extrémité nord-ouest du lac, au Grand Rapide; de là, nous passerons au lac Winnipegosis. C'est sur les bords de ce lac, au sud-ouest, que se trouve notre mission de Pine-Creek, à proximité de la ligne ferrée qui va à Winnipeg. Pendant deux jours nous suivons le rivage nord et nord-ouest du lac Winnipeg. Nous avons juste assez de place entre le rivage et les immenses champs de glaçons, véritable forêt de banquises que les vagues du lac, pendant la tempête, ont soulevées tout le long des côtes.

Au Grand Rapide, le missionnaire revoit de vieilles connaissances. J'avais visité cette chrétienté en 1875. Mgr Faraud y arriva avec le bon Frère Lorfeuvre en route pour le nord. Plus tard, j'étais venu encore au Grand Rapide où j'avais reçu plusieurs abjurations. Cette fois j'y passai le

dimanche : grand'messe, sermon, nombreuse assistance de catholiques et de protestants. Après la sortie des fidèles je remarquai une pauvre femme qui s'approchait de l'autel avec beaucoup de respect. C'était une aumône qu'elle apportait au missionnaire. J'ai su depuis que cette personne était une excellente catholique bien éprouvée et la plus pauvre de l'endroit.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, nous franchissions le haut portage que jadis Mgr TACHÉ avait traversé, en revenant de l'Ile à la Crosse pour prendre possession du siège de St. Boniface.

Plus loin, sur le lac Winnipegosis, nous trouvions des monceaux de poissons de dernière qualité jetés par les pêcheurs : bonne aubaine pour nos chiens affamés.

Le lendemain, nous étions proche de la mission de nos Pères à Pine-Creek, quand à la pointe du lac nous apercevons un poteau avec un écriteau qui portait défense à tout voyageur de passer outre sous peine d'amende : le pays était en quarantaine à cause de la petite vérole. L'église de la mission est fermée depuis plus d'un mois, Nous voilà bien pris ! Pas une croûte à se mettre sous la dent ; et pas moyen de rebrousser chemin, ni de passer à côté. Je me décide à aller de l'avant. Voici la mission, cet immense bâtiment en pierre surmonté de la croix, et, en deçà, quelques maisons de sauteux qui sortent à la vue du prêtre. Ils me tendent la main ; je me contente de leur dire bonjour sans sortir la main de mes mitaines. « Mais, s'écrient-ils, nous ne sommes pas malades, nous ne l'avons pas été. » J'appris qu'un docteur et un commissaire de police se trouvaient à la mission. Me voilà bien attrapé; mais il faut parler absolument au P. BOUSQUET, au moins à travers la cloison ou la grille. Je monte l'escalier, je sonne à la porte. Apparaît le bon Père BOUSQUET. « Avez-vous la maladie ? » Il m'a reconnu à ma voix et il

me donne une bonne accolade, en me rassurant sur son état. Ensuite il va trouver le docteur pour en obtenir la permission d'envoyer chercher mes hommes que j'avais laissés à quelque distance. Nous en fûmes quittes pour nous faire *revacciner* et le docteur nous gratifia d'un *laissez passer*. Tout alla pour le mieux et il nous fut doux d'éprouver combien le Père Bousquet est bon pour ses frères.

Le lendemain de notre départ de la mission de Pine-Creek nous étions en chemin de fer,et en dix heures, nous arrivions à Winnipeg.

Là, mes vénérés Supérieurs et mes confrères avaient l'amabilité de s'intéresser à nos œuvres. Mgr l'Archevêque eut la bonté de m'encourager et par ses paroles et par ses aumônes, ainsi que son vénéré grand vicaire. Le R. P. Hugonnard, le R. P. Lecoq, le R. P. Bousquet, le R. P. Dorais, le R. P. Poitras et d'autres, inconnus de nous, ont bien voulu aider à la fondation de la Mission Sainte-Croix chez les Hérétiques. Je demande au bon Dieu de bénir tous ceux qui ont travaillé et travaillent à bien établir cette œuvre, toute pour sa gloire et la conversion des âmes.

Au retour de Winnipeg on repassa par Pine-Creek, et à notre occasion, le R. P. Bousquet put encore exercer sa charité. Nous trouvions au Grand Rapide des lettres du bon Père Charlebois qui nous offrait et son église et son presbytère.

Un dimanche soir nous arrivions à Norway-House juste au moment où se tenait le grand meeting des Wesleyens de tout le district, sous la présidence de leur inspecteur général. On y porta force anathèmes contre le prêtre catholique assez audacieux pour venir disputer les âmes à la religion de John Wesley. Le retour du prêtre à Cross-Lake fit sensation.

Le ministre et ses catéchistes avaient dit que le prêtre ne reviendrait plus. Quand de loin ils reconnurent notre traîneau, les habitants sortaient de leurs maisons pour venir saluer le prêtre. Ils faisaient des signes de joie, on les entendait même crier : « Merci, mon Père, merci, nous sommes contents. » D'autres descendaient la côte et venaient m'attendre sur le chemin pour me serrer la main et m'exprimer leur satisfaction. Véritablement c'était touchant et si je me permets de le relater ici, ce n'est point pour ma chétive personne qui n'est rien, mais pour montrer les sentiments des Indiens même protestants pour le prêtre catholique. A notre arrivée à la résidence, toute la population des environs était réunie pour nous faire le plus aimable des accueils. Le plus heureux, sans nul doute, c'était le Père Beys qui était seul depuis cinq semaines et affamé de nouvelles de France, de l'Eglise, de la Congrégation, etc.

Quelques jours après ce cher Père partait pour sa première excursion apostolique. Beaucoup de fatigue et partant beaucoup de mérite, mais pas d'autre consolation que la conscience d'avoir fait son devoir. Il fit un voyage affreux. Le dégel survenu peu après son départ dura toute la semaine suivante et il dut patauger dans l'eau de neige tous les jours. Et dire que pour se sustenter il n'avait que de bien maigres provisions. Il nous revint à la fin de la semaine sainte, fatigué, maigre, rendu, avec une boîte-chapelle mouillée et en mauvais état. Sa première parole fut : « Je n'ai pas fait un baptême. »

Heureusement que Dieu récompense le dévouement du cœur, les conversions ne dépendant pas de nos bonnes intentions.

A Pâques, eut lieu la dernière assemblée un peu considérable de nos catholiques. Des vents d'une violence inouie, qui durèrent près de 60 heures, donnèrent lieu à

un phénomène atmosphérique tout à fait extraordinaire. Le météore fut double : d'abord autour du soleil couchant et un peu plus tard autour de la lune. Dans le premier météore outre le parhélie double qui se produisit sans nuages, il y avait quatre cercles qui se croisaient ; dans le second autour de la lune il y avait encore quatre cercles. Cela dura au moins une heure. Nos Indiens, encore superstitieux, voulaient en tirer des conclusions ridicules.

Pendant mon voyage à Winnipeg les sectaires Wesleyens avaient parcouru les pêcheries et les camps indiens pour déblatérer contre la religion catholique et ses ministres. Nos fidèles et même quelques blancs peu religieux mais antipathiques aux méthodistes me l'avaient fait savoir. Ils attendaient de moi une visite.La saison était déjà trop avancée, j'eus le regret de ne pouvoir la faire.

Quelques jours après Pâques, presque tout le monde était parti pour la chasse aux rats musqués ou aux ours.

Il était temps pour nous aussi de quitter la maison que nous avions louée pour l'hiver à un sauvage. Je ne sais quelle odeur qui s'en exhalait nous incommodait fort et la vieille toiture laissait passer la pluie. Nous levâmes le camp le 12 avril, pour aller planter notre tente, une véritable toile, sur le futur emplacement de la mission, vis-à-vis le temple méthodiste, de l'autre côté de la baie. C'est là qu'on passa deux mois non sans souffrir des nuits froides d'avril et même de mai. Les douleurs rhumatismales redoublèrent. Nous couchions par terre le P. Beys et moi au pied de notre autel improvisé contre le pieu de la tente. Je n'avais pas la force de bûcher notre bois de chauffage. Je laissais ce soin au P. Beys. En retour, je m'occupais de la cuisine que je faisais sur notre poêle en plein air. Aussi il n'était pas rare de trouver dans le bouillon ou la sauce des aiguilles de sapin apportées par le

vent. Avec le fusil on tuait quelquefois une perdrix, un lièvre ou un rat musqué. Quelque rare catholique des plus rapprochés nous apportait de temps en temps le dimanche matin du poisson ou même du canard. Souvent Madame Mc Leod nous envoyait un dîner tout prêt.

Notre genre de vie était bien monotone et parfois ennuyeux : peu ou presque pas de ministère à cette époque. De février à la débâcle des glaces, c'est-à-dire au mois de mai, je trouve dans nos registres 11 baptêmes avec 10 abjurations et 2 mariages.

J'avais oublié de noter 2 sépultures, les premières de notre mission naissante. Le bon Dieu pour prémices de ses élus à Cross Lake a pris deux anges, deux enfants en bas âge.

Dès la seconde semaine de juin, des ouvriers nous arrivaient de Winnipeg pour nous construire chapelle et presbytère. Durant plus de trois semaines huit hommes furent continuellement occupés dans une île voisine riche en beaux arbres à préparer les matériaux de la charpente. Les journées se passaient à abattre, à équarrir et à charier le bois sur le rivage. On revenait le samedi soir au village pour y passer le dimanche. Nous célébrions la messe sous la tente, et le soir, les chants, le sermon et la prière avaient lieu dans le bois, à l'abri et à l'ombre des arbres, la chaleur étant atroce sous la tente.

Le jour du Seigneur, jour de repos pour nos ouvriers, était bien pour nous, missionnaires, notre meilleur jour. Nous l'employions à prier avec ces pauvres Indiens, et à leur expliquer les mystères de notre sainte religion. Il nous fut donné de faire encore plusieurs baptêmes et de recevoir plusieurs abjurations en présence de nos ouvriers qui servaient de témoins et de parrains.

Bien différente notre vie au chantier. Après la sainte messe que je célébrais de bonne heure commençait pour

moi une véritable servitude : surveiller constamment l'ouvrage, servir d'interprète entre le maître charpentier et ses ouvriers, veiller aux apprêts culinaires, présider aux repas trois fois par jour ; prévenir les difficultés, les malentendus, patienter et faire patienter, etc.

Les protestants assistaient à nos prières du matin et du soir. Nous couchions sous la tente, à l'abri de la pluie mais non des moustiques.

Pendant que le missionnaire était occupé à ces travaux matériels auxquels il n'entendait pas grand'chose lui-même, des lettres lui arrivaient des évêques et des missionnaires éloignés pour le prier d'aller visiter la chrétienté du Fort Nelson. Ces pauvres catholiques, abandonnés comme des brebis sans pasteur, et exposés aux tracasseries d'un ministre fanatique, m'écrivaient eux-mêmes qu'ils m'attendaient : quel serre-cœur de me voir dans l'impossibilité de leur porter secours. J'en étais d'autant plus affligé que ces pauvres gens sont tous mes enfants spirituels,les ayant moi-même engendrés à la foi.

Ce ministre du Fort Nelson, si acharné contre nos fidèles passa ici, d'abord en mars. A la nouvelle qu'un grand nombre de méthodistes s'étaient faits catholiques, il réunit ses adeptes au temple, et brandissant la bible protestante de la main droite, de l'autre, le livre de prières catholiques il criait à tue-tête : « La vérité divine se trouve dans la bible, et le mensonge dans le livre catholique. » Ce forcené revint pendant nos travaux. J'appris qu'ayant passé le dimanche dans une pêcherie, il avait essayé de débaucher des néophytes catholiques. On disait même qu'une pauvre veuve s'était laissée prendre à ses pièges. Je n'y tins plus cette fois. Je pris mon canot et me rendis avec deux hommes jusqu'à la dernière pêcherie en aval du fleuve.

Je constatai avec douleur que la pauvre fille d'Eve avait

mordu à la tentation. De l'indienne pour deux robes était le prix de son apostasie. Mais tous les autres avaient refusé les offres infâmes du suppôt de Satan. Je restai un jour à cet endroit, fis un baptême et revins à la hâte au chantier.

A la fin de juillet nous étions sur le terrain de la mission. La côte était couverte de bois de charpente et on commençait aussitôt à élever la chapelle. De mauvais temps très fréquents retardèrent l'ouvrage. Nous étions à l'étroit pour mettre à l'abri nos effets. Il fallut se résigner à laisser mouiller planches et bardeaux et bien d'autres choses. Heureusement que pour abriter notre table et notre lit nous avions une petite cabane en planches. Depuis la fin de juillet jusqu'à la fin de septembre l'ouvrage du missionnaire fut malheureusement mais nécessairement tout ou presque tout un ouvrage matériel. Ce n'était pas de gaité de cœur, je vous l'assure qu'au lieu d'aller prêcher aux Indiens méthodistes ou de visiter nos catholiques le prêtre se voyait tenu comme à la chaîne occupé à regarder aligner des poutres, ou l'œil sur la marmite pour le repas des ouvriers. Je dois dire cependant que de nombreux Indiens assistaient à nos offices le dimanche et que sur le registre des baptêmes je trouve 14 abjurations.

Un jour, la plus vieille femme de la réserve, rendue à toute extrémité, demanda le missionnaire. Son mari s'était fait catholique déjà, mais elle, depuis longtemps, regimbait contre la grâce. Je me hâtai d'aller la voir. « Je veux mourir catholique », me dit-elle. Déjà les conseillers de la réserve avec beaucoup de monde s'étaient réunis autour de la malade. Je dus leur demander de me laisser seul avec la vieille femme pour entendre sa confession.

La confession finie, je les fis rentrer. Ils assistèrent à l'administration du baptême sous condition et de l'Extrême-

Onction. Le lendemain seulement je portai le Saint Viatique. Le P. Beys m'avait précédé pour préparer un petit reposoir dans la hutte sauvage. Ce fut nouveau pour la population de Cross Lake de voir le prêtre revêtu des ornements sacrés assis dans un esquif avec un homme qui ramait en silence. Protestants et catholiques regardaient avec respect le prêtre portant la Sainte Communion à une pauvre Indienne. Le ministre se contente de porter sous son habit noir une serviette blanche contenant un morceau de pain et un petit flacon de vin. Le plus admirable pour tous c'est que la malade se trouva très bien après avoir reçu les derniers sacrements, ce qui faisait dire à ses enfants protestants : « Notre mère a eu raison de se faire catholique, cela l'a ramenée à la vie. »

Depuis, la vieille est redevenue alerte et nous la voyons quelquefois à l'église le dimanche.

Une occasion solennelle allait se présenter bientôt de nous afficher publiquement dans le pays. Le versement de la petite somme que le gouvernement canadien accorde annuellement aux sauvages devait se faire bientôt. Quelques-uns de nos nouveaux catholiques un peu trop timides et trop crédules vinrent me dire que l'agent était annoncé et qu'il était accompagné d'un grand chef blanc qui faisait toute sorte de questions. On disait que ceux des Indiens qui avaient quitté la religion du roi d'Angleterre, pour prendre celle des prêtres français, étrangers au pays, recevraient des reproches, etc., etc. Je ris de ces cancans. Mais nos gens pas encore rassurés me demandèrent d'aller fixer ma tente sur leur réserve le jour du payement.

Un beau matin, on apercevait de bonne heure les voiles de plusieurs bateaux venant du sud. C'était l'agent. Je me hâtai de traverser la baie et je me trouvai sur le quai quand tous ces messieurs mirent pied à terre. L'agent du gouvernement eut la politesse de venir me serrer la main.

Il était flanqué d'un gros monsieur coiffé d'une casquette de commodore américain et qui ne daigna pas regarder le prêtre catholique. C'était un inspecteur général des missions méthodistes du Canada, président des conférences Wesleyennes de Toronto. Naturellement le ministre indien de l'endroit se trouvait là lui aussi. Il faut remarquer que l'agent du gouvernement était un ci-devant ministre méthodiste. Seulement ces messieurs ne sont pas ministres *in aeternum*. Je dois dire qu'il fut impartial, poli et tout à fait correct. Il eut même l'amabilité de me dire qu'il était content de voir une mission catholique s'établir dans ces parages et que, si nous voulions, nous pourrions avoir une école à nous.

Des marchands de Winnipeg suivaient l'agent dans les différents postes de sauvages. Il y avait donc sur le terrain de la réserve des magasins comme sur les places de marché ailleurs.

Le soir, quand tout fut fini, un des conseillers parcourut le quartier invitant tous les Indiens à se réunir auprès des trois ministres protestants pour la prière du soir. Il osa même me dire à moi-même que si je voulais avoir nos catholiques pour la prière, ils viendraient chez moi après l'exercice des ministres. « Non, lui répondis-je, les catholiques prieront ici auprès de ma tente et pas ailleurs. » Je fis donc appeler mes fidèles. Ceux qui arrivaient en retard passaient sans broncher devant la barbe des ministres en prière, mais sans s'arrêter. Des protestants en firent autant et vinrent prier avec nous. Nos plus beaux cantiques furent chantés avec un entrain admirable, ce qui nous donnait un frisson de fierté religieuse. Vint ensuite le sermon, sermon de circonstance, tout le monde étant à la joie. Dieu cependant s'était chargé de rappeler qu'il faut mourir. La foudre venait de tomber sur une loge de sauvages à la réserve voisine et tuait deux adultes.

Notre réunion se tenait à 200 mètres de celle des protestants. Le gros conférencier de Toronto avait parlé en anglais, interprété par le ministre de l'endroit. Pas la moindre allusion à nous. Même réserve de mon côté.

Nous priions encore quand les ministres avaient déjà levé leur séance, et notre dernier cantique fut écouté par la population entière.

Deux adultes vinrent me trouver quelques instants après, pour me déclarer qu'ils voulaient être catholiques.

Ce fut pour nous une bonne journée. C'était la première fois que nous avions l'occasion de nous compter. Nous étions 80 et nos voisins n'étaient guère plus de 150. Des deux côtés il y avait des absences, quelques-uns ayant dû garder le foyer. L'agent du gouvernement avait montré son respect pour nous et notre sainte religion. Aussi, le dimanche suivant, notre chapelle, quoique inachevée, réunissait la majorité de la population et c'est devant tout ce public que je reçus l'abjuration de sept personnes.

Les Indiens méthodistes des autres réserves vinrent aussi nous voir et nous entendre.Ils nous dirent combien ils seraient heureux d'avoir une mission chez eux. Ils sont importunés par leurs ministres qui voudraient leur arracher leurs enfants pour les envoyer à l'école au loin. Quant à eux, ils désireraient une école de Sœurs et ils laisseraient leurs enfants suivre la religion catholique. Or, ceux qui nous confient leurs enfants finissent toujours par se rendre eux-mêmes.

Dans l'établissement de notre mission, un côté plaisant et qui cause un grand dépit aux ministres, c'est que ces révérends messieurs nous y ont aidés sans s'en douter.

Nous n'avions pas assez de planches et l'argent manquait pour en acheter d'autres. Or, il nous en arriva un jour une grosse quantité. Cela me parut assez extraordinaire, car je n'avais fait aucune commande. J'aimais à

croire que quelque bon ami, connu de Dieu seul, nous faisait *incognito* cette précieuse aumône si opportune.

Elles furent utilisées. Longtemps après nous apprenons du brave homme de ministre indien, notre voisin, que ses supérieurs lui ont envoyé cet été des planches qu'il n'a jamais reçues. Nous en serons quittes pour lui en acheter d'autres

Au mois d'août je fis une visite à Winnipeg. Pour avoir manqué un bateau à vapeur, je manquai la retraite. Je m'en revins avec la belle cloche du R. P. Lecoq et l'harmonium donné par une autre personne charitable.

Depuis que notre cloche est installée dans la tour sous une belle flèche, elle appelle aux offices nos catholiques, suivis toujours de beaucoup de protestants ; trois fois par jour elle sonne l'Angelus inconnu jadis en ces parages, tandis que celle du ministre reste muette toute la semaine.

Les ministres protestants ne veulent pas rester en arrière. Ils vont essayer de nous surpasser, afin d'empêcher leurs adeptes de venir à nous. Ils auront beau construire un vaste temple, notre chapelle sera toujours supérieure à leur froide maison que Dieu n'habite pas. Peut-être vont-ils se rattraper du côté des écoles. Nous les en défions, si nous avons une école tenue par des Sœurs. Mais que de dépenses à faire pour cette école et la maison des Sœurs, sans parler de l'intérieur de notre chapelle qui est loin d'être fini.

Ce trop long rapport dit assez tout le bien qui se fait ici et qu'on pourrait faire sur une plus vaste échelle si nous avions les moyens de compléter le matériel de cette mission. Priez et faites prier pour que le bon Dieu inspire à quelque âme généreuse la pensée et la volonté de venir à notre secours, pour l'amour de Notre-Seigneur et le salut de tant d'âmes qui attendent l'heure de leur conversion.

E. Bonnald, O. M. I.